

Paru le 27 avril 2013 dans le journal *Semana.com* ([version originale](#))

« Dans la forêt du Darién, je me suis senti comme chez moi »

Par María Jimena Duzán – Traduction : Réseau France Colombie Solidarités

Le français Jean Marie-Gustave Le Clézio, prix Nobel de Littérature, parle de ses trois années dans la forêt et de leur influence sur son écriture.



*« Je ne sais pas très bien comment c'est possible, mais c'est ainsi. Je suis un indien. Je ne le savais pas avant d'avoir rencontré les indiens au Mexique et au Panama. Maintenant je le sais. Je ne suis peut-être pas un bon indien. Je ne sais pas cultiver le maïs ni creuser une pirogue. Le peyotl, le mezcal, la chicha ne me font aucun effet. Mais pour tout le reste, la façon de marcher, de parler, d'aimer, d'avoir peur, je peux le dire ainsi : quand j'ai rencontré ces peuples natifs, pour moi, qui croyais ne pas avoir de famille, ça a été comme si tout d'un coup j'avais connu des milliers de sœurs, de frères, de fiancées et d'épouses ». Extrait du livre *Haï* de Jean Marie-Gustave Le Clézio, prix Nobel de Littérature, publié en 1971.*

María Jimena Duzán : Vous vous sentez toujours un indien ?

Jean Marie-Gustave Le Clézio : C'est une phrase un peu radicale, que j'ai écrite il y a 40 ans. Malgré cela, je le pense toujours. Ce que j'ai voulu dire par cette phrase c'est que, parmi les emberas, j'ai rencontré des personnes qui me ressemblaient beaucoup et qui m'ont montré que, heureusement, je n'étais pas un cas isolé. Je m'en souviens, je suis né à l'île Maurice mais j'ai été élevé dans le sud de la France. Mon éducation a été tout à fait différente de l'éducation française.

Lorsque j'étais petit on m'a inculqué le contrôle de soi, le parler peu, le respect des adultes et rien de cela n'était dans la norme dans le sud de la France où les gens sont ouverts, parlent trop et sont extrêmement expressifs. Face à eux je me sentais comme un membre d'une tribu disparue. C'est pourquoi, quand j'ai rencontré ces indigènes et que je les ai vus tellement élégants, tellement sûrs d'eux dans un milieu comme la forêt, que j'ai vu que les enfants étaient élevés dans un extrême respect pour les anciens et qu'ils devaient respecter des règles de discipline que mon père nous imposait aussi, je me suis senti comme chez moi. Nous devions nous réveiller à six heures du matin, nous coucher à huit heures du soir, laver notre linge, préparer le repas, pendant que les autres enfants allaient au cinéma.

M.J.D : Et vous avez appris à chasser comme le font les emberas et les guananas ?

J.M.L. : Non ! Je suis très grand et dans la forêt j'étais très maladroit parce que je me cognais à toutes les branches d'arbres. Oui, j'allais à la chasse, mais eux ce sont des athlètes extraordinaires et ils peuvent courir dans la forêt trois jours de suite. Quand ils sont fatigués, ils se couchent et se reposent sans aucun problème.

M.J.D : Vous dites dans ce même livre *Hai* que ces communautés vous ont permis de connaître leurs mythes. Pour cela vous avez dû apprendre leur langue en plus de l'espagnol que, d'ailleurs, vous parlez très bien.

J.M.L. : Je dois dire que je suis bon pour écouter. Je suis allé dans la forêt du Darién avec l'intention d'être ouvert à tout et d'apprendre de nouvelles choses. J'ai appris la langue de base, mais ensuite j'ai découvert qu'il existait une langue littéraire, un peu ce qui se passe en arabe, qui était très difficile. Petit à petit j'ai accédé à leurs mythes.

M.J.D : Et vous pouviez écrire dans la forêt ?

J.M.L. : Non, je ne pouvais pas. Le climat ne le permet pas. L'humidité mouille le papier, les stylos à bille sèchent. J'ai essayé d'enregistrer, mais il y a une sorte de minuscules cafards qui mangent les bandes et les enregistreurs. Il y a des fourmis et des tas d'insectes qui sont hostiles aux machines modernes.

M.J.D : Et comment avez-vous fait pour rester trois ans sans rien écrire ?

J.M.L. : Mais je suis allé dans la forêt pour ça, pour oublier le monde littéraire.

M.J.D : Et pourquoi vouliez-vous l'oublier ?

J.M.L. : Ah, probablement parce que je traversais une crise intérieure et mes choix à ce moment-là étaient soit aller chez un psychiatre soit faire quelque chose de complètement nouveau. J'ai choisi la deuxième option. Je suis parti pour la forêt de Darién et je ne me suis pas trompé. J'ai trouvé des gens très réceptifs qui ont une grande connaissance de l'esprit et de la psychologie humaine. Mieux encore, parmi eux certains exercent des spécialités dans ce domaine. Il y a des hommes et des femmes qui se consacrent à guérir les problèmes intérieurs. Là-bas j'ai récupéré mon équilibre entre le monde intérieur et le monde extérieur.

M.J.D : Etes-vous retourné dans la forêt au cours de ces 40 ans ? Je vous pose cette question parce que je ne sais pas si vous savez que la situation de ces communautés a changé depuis lors, surtout du côté colombien où elles ont été victimes du conflit. D'abord de la guérilla, ensuite du narcotrafic et maintenant des bandes criminelles. Beaucoup ont été déplacées de leurs terres.

J.M.L. : Oui, c'est ce que m'a dit l'écrivain Oscar Collazos. Il m'a dit que beaucoup d'entre eux meurent de désespoir, surtout du fait qu'ils sont si respectueux des autres et de l'environnement que le moindre déséquilibre les affecte beaucoup. Ils étaient semi-nomades, mais à cause de la menace des narcos et des bandes armées ils ont dû se regrouper dans des villages. Ils formaient une démocratie anarchiste et cela ils l'ont perdu petit à petit.

M.J.D : Dans votre très beau discours de réception du Prix Nobel, *Dans la forêt des paradoxes*, vous vous êtes aussi souvenu de ces communautés indigènes du Darién et spécialement d'Elvira, une indigène qui selon vous était une prodigieuse conteuse d'histoires.

J.M.L. : Oui, je me suis souvenu d'elle parce qu'elle m'a donné confiance en moi. Elle n'écrivait pas, mais sans doute était-elle un grand écrivain parce qu'elle avait une capacité impressionnante d'inventer et de mêler les mythes et la réalité dans les histoires qu'elle racontait. Dans ma vie il y a deux femmes qui m'ont beaucoup influencé. Ma grand-mère qui était une conteuse née, bien qu'elle

n'ait jamais écrit non plus et Elvira, la conteuse embera que j'ai connue dans la forêt.

Après l'avoir connue, j'ai commencé à repérer les femmes qui m'inspiraient par leur façon de raconter des histoires et c'est ainsi que j'ai rencontré mon épouse Jenia, qui est aussi héritière d'une société nomade puisque sa famille est originaire du Sahara occidental. Avec elle, je suis allé au Sahara et j'ai découvert que le désert est comme la forêt. Un terrain hostile où il n'y a rien, même pas la lumière électrique.

M.J.D : Combien de fois êtes-vous venu en Colombie ?

J.M.L. : Avec celle-ci, c'est la deuxième. La première, c'était il y a 40 ans quand j'ai passé la frontière entre le Panama et la Colombie à pied et que je suis arrivé jusqu'à Bogota. J'ai pris une barque, une chaloupe, le camion, le bus, n'importe quoi. La traversée de la frontière a duré cinq jours. Ca a été rapide parce que j'allais avec les guananas, qui allaient très vite. La seule chose qui nous a arrêtés a été une pluie impressionnante comme jamais je n'en ai revue depuis. Ensuite nous sommes arrivés à Riosucio, après avoir traversé plusieurs marécages. Nous avons remonté l'Atrato jusqu'à Turbo. De là nous avons pris un autobus jusqu'à Medellin et ensuite nous sommes allés à Quibdo pour acheter des plantes.

M.J.D : Pour acheter des plantes ?

J.M.L. : Oui, les guananas qui étaient avec moi avaient besoin de plantes pour les étudier. La Colombie est l'université des plantes pour les guérisseurs. Un des guananas qui voyageait avec moi y allait pour faire connaissance de sa maman. Il l'a trouvée et il a fait le voyage de retour au Panama en la portant.

M.J.D : Et combien de temps a duré votre voyage en Colombie ?

J.M.L. : Ce voyage a duré un peu plus d'un mois. Et tout le long j'ai eu peur qu'on m'arrête, parce que quand on a passé la frontière personne ne m'a demandé mes papiers parce qu'il n'y avait aucune autorité. Et j'ai été surpris que pour les guananas cette frontière ne soit pas une limite car ils l'appelaient toujours la Grande Colombie. A ce moment-là on sentait déjà la présence des narcotrafiquants. Une fois, des hommes armés ont fait stopper le camion dans lequel nous voyagions et ils ont demandé au chauffeur qui était ce grand « gringo » qui voyageait avec les guananas. Finalement ils sont partis parce qu'ils se sont rendu compte qu'ils allaient gaspiller leurs cartouches s'ils me tiraient dessus. Ca, c'est la Colombie que j'ai connue il y a 40 ans, maintenant je veux connaître les autres. Je veux aller à Carthagène et connaître les conteurs wayuu de La Guajira.

M. J. D.:Vous n'avez plus eu de contact avec vos amis emberas et guananas ?

J. M. L.: Non. Après ce voyage en Colombie je suis retourné au Panama où je suis resté un an de plus, mais je suis tombé malade, du paludisme, et j'ai dû rentrer à Paris. Je ressens toujours le paludisme dans mon corps. Surtout quand je vais à Paris et que je vais dans la serre du jardin botanique, je prends des accès de paludisme.

M. J. D.: Et quand vous retournez en France vous reprenez l'écriture et vous relatez votre expérience avec les emberas et les guananas et à ces chroniques vous donnez le titre de *Hai*, Qu'est-ce que cela signifie en langue embera ?

J. M. L.: Cela signifie "vérité intérieure". J'ai écrit le livre parce qu'un éditeur m'a dit d'écrire sur l'art en Amérique Latine. Et je lui ai dit que je n'y connaissais rien, mais que je pouvais écrire sur une population qui vivait comme des artistes.

M. J. D.: Et comment vous avez trouvé Bogota 40 ans après ?

J. M. L.: Evidemment très changée. Aujourd'hui c'est une ville plurielle, très différente de celle que j'ai connue. Nous avons été dans le centre et sur la place du 7 août parce que ma femme veut

toujours voir les fruits et les légumes. D'après elle, c'est la meilleure façon de connaître un pays.

M. J. D.: Cela vous a changé la vie d'avoir reçu le prix Nobel ?

J. M. L.: Cela a changé ma situation économique parce que j'avais beaucoup de dettes. Je dis que ça a changé le sourire de mon banquier. Mais fondamentalement cela n'a pas changé ma vie intérieure. Mon expérience dans la forêt des guananas m'a appris que la réalité intérieure n'est pas affectée par les événements extérieurs et que chacun a sa propre force.